

ARSÈNE HOUSSAYE

LA
PANTOUFLE
DE
CENDRILLON
OU
SUZANNE-AUX-COQUELICOTS
CONTE



PARIS
ALBERT PARPALET, ÉDITEUR
RUE LARREY, 1

C
H04



**LA PANTOUFLE DE CENDRILLON OU
SUZANNE-AUX-COQUELICOTS**



ARSÈNE HOUSSAYE

LA
PANTOUFLE
DE
CENDRILLON

ou
SUZANNE-AUX-COQUELICOTS

CONTE



PARIS

ALBERT PARPALET, ÉDITEUR
RUE LABREY, 1

I.

SUZANNE-AUX-COQUELICOTS.



Il était une fois une jeune fille nommée Suzanne-aux-Coquelicots qui avait de beaux cheveux bruns à reflets d'or, des yeux couleur du temps, des joues et des lèvres de pêche et de framboise.

En un mot, Suzanne-aux-Coquelicots était un miracle de beauté rustique ; elle était belle sans poudre d'or dans les cheveux, sans poudre de riz sur la figure, parce que la nature est tout l'artifice de la vraie beauté.

On l'appelait Suzanne-aux-Coquelicots parce que sa marraine lui avait donné le nom de Suzanne, et parce que, dans la belle saison, quand la montagne était couverte de coquelicots, on la voyait toujours apparaître toute blanche au milieu de ces champs de pourpre.

Elle était orpheline ; mais il lui restait un petit frère qui était tous les jours barbouillé de fraises, de cerises et de mûres, selon la saison. Il se nommait Rubicon. Il allait à l'école, mais c'était surtout pour pêcher à la ligne la perruque du magister.

La marraine de Suzanne était une châtelaine du pays voisin, qui veillait sur elle et promettait de lui donner une belle dot.



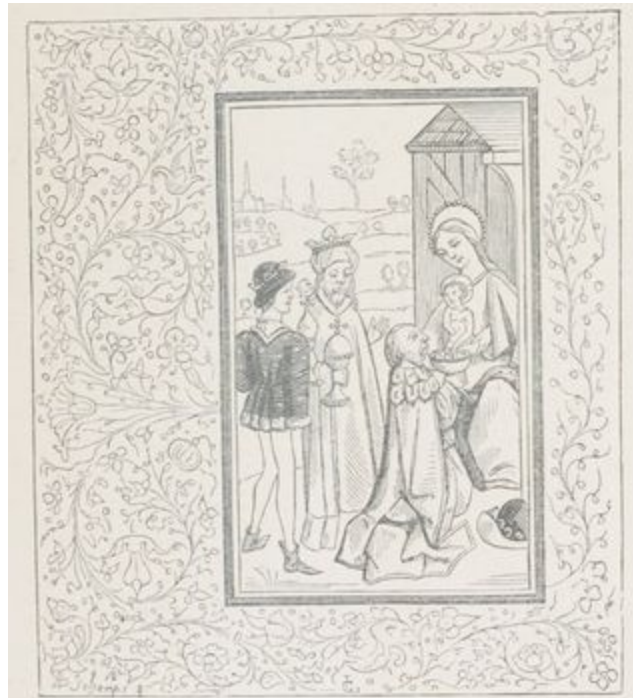
Mais celui qui devait venir lui demander sa main ne prenait pas encore le chemin de la chaumière.



Quoique Suzanne-aux-Coquelicots fût belle comme la beauté, elle n'en était pas plus fière pour cela.

Il est vrai qu'elle n'avait jamais vu sa figure que dans un seau d'eau, en voulant voir les éclipses du soleil.

Elle vivait presque toujours dans sa jolie chaumière, ne sortant que le dimanche : le matin pour aller à la messe, le soir pour aller voir représenter les Mystères de la Passion.



II.

LA LÉGENDE DU MARRONNIER.



Suzanne habitait, non loin du palais d'été de la Reine, sur le versant touffu de la montagne, une petite maison tapissée de vigne vierge et de rosiers sauvages, abritée des vents du nord par un marronnier gigantesque aux fleurs blanches où l'on venait en pèlerinage au mois de mai.

C'était à qui dans la contrée emporterait une branche fleurie comme une bénédiction du ciel.

Ce marronnier, qui était tout un monde, avait sa légende.

Plus d'un roi de France venait s'y inspirer, comme saint Louis sous son chêne, et ce jour-là il était plus grand roi.



Plus d'un héros y cueillait un bouquet de grappes blanches comme talisman de victoire.



On disait aussi que Jésus, venant sur la terre, s'y était reposé un soir, que le marronnier avait neigé sur son front, et qu'en descendant la montagne on l'avait reconnu parce que les fleurs du marronnier s'étaient changées en auréole.

Suzanne-aux-Coquelicots était donc bien heureuse d'habiter à l'ombre du marronnier.

Pas trop heureuse pourtant, car elle n'avait plus ni père ni mère.

Il lui restait son petit frère, malin comme un Champenois, qui allait encore à l'école, vous le savez déjà, mais qui secouait plus souvent l'arbre du prochain que l'arbre de la science.

C'était ce qu'on appelle là-bas un dénicheur de merles.

On le rencontrait bien çà et là croquant une pomme qu'il n'avait pas cueillie dans son verger, mais il montrait de si belles dents, mais il saluait avec des yeux si doux, mais il avait des saillies si naturelles, que nul ne songeait à s'en fâcher.

Il faut bien faire la part des pauvres et des enfants.



III.

LE PRINCE DÉGUISÉ EN PATRE ET LE LIVRE DE SUZANNE.



Je vous dirai que le jeune prince habitait non loin de la chaumière de Suzanne un château en ruine, — un vieux château dans les bois, juché au milieu d'un étang, avec ses tourelles et ses créneaux. — Robert était beau comme le jour. Il avait perdu sa fortune dans les guerres du royaume. Son père avait tout sacrifié pour défendre son Dieu et son Roi, afin d'avoir à son tour une belle épitaphe dans l'église seigneuriale.



Le jeune prince se moquait de tous les préjugés de son temps. Il aurait pu aller à la cour : il préférait vivre dans les bois. Ce qu'il aimait, c'était la chasse et les livres. Aussi le rencontrait-on tous les jours, tantôt avec une arbalète, tantôt avec un roman de chevalerie.



Ce fut ainsi qu'il apparut à Suzanne.
A force de se rencontrer, ils se parlèrent.
— Bonjour, ma voisine.
— Bonjour, mon voisin.

Et les voilà les meilleurs amis du monde.

Il est vrai que le beau seigneur s'était bien gardé de dire à Suzanne qu'il était un prince. Il se disait le fils d'un pâtre.



— Est-ce que vous croyez aux Fées, Robert ?

— Si j'y crois, Suzanne ! Je crois même aux sorcières.



— Moi je pense, dit Suzanne, que nous ne sommes conduits que par les anges et les démons ; or ce sont peut-être les bonnes Fées et les mauvaises Fées.

— Par malheur, reprit Suzanne, elles ne viennent plus comme autrefois.

— Elles viennent toujours, continua Robert, seulement elles viennent la nuit pendant que nous dormons.

Ce soir-là, Robert dit adieu à Suzanne, car on avait sonné l'Angelus, — le couvre-feu des campagnes. — Suzanne se coucha et s'endormit dans les vagues inquiétudes de l'espérance et de l'imprévu.

L'Angelus vous savez que c'est une voix de la terre qui parle au ciel.

Ou plutôt une voix du ciel qui parle à la terre.

— Souvenez-vous de moi, dit l'esprit de Dieu.

— Veillez sur moi, dit l'esprit de la terre.



Suzanne avait aussi une voisine.

C'était une riche vigneronne qui, une fois par semaine, faisait des gaufres pour ses enfants et pour Rubicon.

Le petit diable, assis devant l'âtre, écoutait les histoires de la veillée, et ne donnait pas au chat sa part des gaufres.



Pendant que Suzanne contait l'histoire de l'oiseau rouge couleur de feu, Rubicon faisait des niches à tout le monde. Ainsi il découpait des papillons de papier et les lançait comme autant de cerfs-volants mignons, qui allaient s'abattre sur le nez des bonnes gens.

Suzanne était matinale. Aux premières aubades des merles et des fauvettes, elle courait à son champ. Elle passait ses plus belles heures à sarcler ses fèves, à ramer ses pois ou à filer à la quenouille, non pas l'or et la soie, mais le chanvre léger qu'elle avait battu elle-même avec ses belles mains brunies par le soleil.

Elle vivait seule, toute seule, toute seule, avec son petit frère, se levant avec l'aube et se couchant quand elle avait dit adieu à la première étoile, une amie inconnue qui lui jetait un regard sympathique au travers des vitres.

A peine si on la rencontrait de temps en temps à la fontaine, où papillonnaient toutes les filles du village en chantant des ballades.

Mais, comme je l'ai dit, le dimanche, plus belle encore, car elle ne songeait qu'à Dieu, on la voyait passer pour aller à la messe.

Elle fuyait le monde comme une âme exilée, non pas qu'elle craignît de montrer sa figure ni ses beaux yeux qui rappelaient le ciel, ni ses cheveux ondulés où le soleil avait oublié des rayons.

Mais la candeur est ainsi faite qu'elle a peur du grand jour, comme si c'était déjà un péché de trop montrer ce qui est beau.

Robert venait souvent jouer avec le petit frère, pour avoir l'occasion de babiller un peu avec la grande sœur.

De quoi parlait-on ? Des beaux cantiques de Noël, des sérénades du rossignol, des bouquets de la Fête-Dieu, des bonnes et des mauvaises Fées.

Elle lui conta son histoire : la mort de sa mère, sa solitude, son espoir en Dieu. Elle lui chanta ses cantiques et ses chansons.

- Que lisez-vous donc là ? lui dit-elle un jour.
— L’histoire des quatre fils Aymon, répondit-il.
— Eh bien, moi, reprit-elle, je ne lis que l’histoire des quatre Évangélistes.
— Et moi, dit Rubicon, je ne sais que l’histoire du diable à quatre.



Suzanne n’avait qu’un livre, mais c’était le plus beau livre du monde.
C’était l’Évangile.

IV.

OU LA FÉE AURORE DÉROBE LA PANTOUFLE DE CENDRILLON.

Cette véridique histoire se passait au temps où mourut Cendrillon.

La pauvre Cendrillon que nous avons tous connue, chantant dans l'âtre comme un grillon moqueur, elle venait de mourir, si vieille, si vieille, si vieille, que nul au monde ne se rappelait l'avoir vue dans son beau temps.



La nuit de sa mort on vit glisser une ombre autour de son alcôve.

C'était la Fée Aurore, une bonne Fée qui protège les jeunes filles aux pieds mignons.

Grande rumeur dans le palais ; tout le monde fut saisi d'effroi ; on ne trouva pas âme qui vive pour veiller devant le lit funèbre.

Or, pendant que toute la peuplade de valets — elle était trop vieille pour avoir encore des seigneurs pour courtisans — se racontaient avec épouvante que Cendrillon, qui avait eu une Fée à son berceau, était visitée par un fantôme à son lit de mort, la Fée Aurore ouvrit une vieille chiffonnière de bois d'ébène avec incrustations en argent ciselé.

Pourquoi ouvrait-elle cette vieille chiffonnière, la Fée Aurore ?

Pour dérober la pantoufle de Cendrillon, cette célèbre pantoufle de vair que dans ses apothéoses Cendrillon avait changée en pantoufle de velours bleu brodé d'or, de perles et de diamants.

Que voulait-elle faire de cette pantoufle, la Fée Aurore ? Elle voulait que quiconque pût la chausser eût, entre autres dons, celui d'aller partout, fût-ce en Chine, fût-ce au Pérou, fût-ce dans la lune, sans avoir les ennuis du voyage, et en moins de temps que je n'en mets pour vous dire cela.

Quand vint le matin, la Fée Aurore s'en alla, habillée en paysanne, narguer la Reine qui était en promenade, en lui offrant la pantoufle.



C'était la reine aux grands pieds ! Elle ne parvint jamais à chausser la pantoufle ; aussi, toute pourpre de colère, la Reine condamna son premier ministre à mettre les bottes du chat botté.

Elle le condamna, en outre, à se hasarder à un combat singulier où il perdit une de ses oreilles.



V.

LA FÉE DEMANDE A BOIRE A SUZANNE.



Or la Fée Aurore courut toute une année le monde pour trouver un pied à la pantoufle. Elle s'en revint désespérée d'avoir perdu tant de temps.

Elle passait près de la maison de, Suzanne-aux-Coquelicots, mourant de soif et n'en pouvant plus, car la montagne était rapide.

Sur le seuil de la porte elle vit tout à coup la jeune paysanne.

— Ma fille, lui dit la Fée, voulez-vous me donner à boire ?

— Je n'ai que de l'eau fraîche à la source de la montagne, dit Suzanne-aux-Coquelicots ; mais, si vous voulez, ma bonne femme, nous irons dans le verger, où je vous cueillerai la plus belle pêche qu'on ait jamais vue sur un espalier.

— Allons dans le verger, dit la Fée, qui avait ses heures de gourmandise.



VI.

LA PÊCHE ET LA PANTOUFLE.

LA PÊCHE & LA PANTOUFLE.





Et elle alla s'appuyant sur le bras de Suzanne-aux-Coquelicots.

Et quand elle fut dans le verger :

— Mais vous n'avez qu'une belle pêche, mon enfant !

— C'est celle-là que je vous donne, dit la jeune fille en détachant la pêche et en la portant à la bouche de la Fée.

Jamais, depuis qu'il y a des pêches, c'est-à-dire depuis le paradis perdu, un pareil parfum d'ambrosie ne s'était exhalé de ce fruit savoureux.

La Fée mangea la pêche avec délices, tout en se promettant bien de la payer son poids d'or.

Elle n'avait pas supposé un seul instant qu'elle dût s'arrêter à la maisonnette pour essayer sa pantoufle, quand elle vit tout d'un coup, car le vent passait par là, le pied de Suzanne-aux-Coquelicots.

Ce n'était point un pied de Chinoise, car il était d'une forme idéale : c'était le pied de Cendrillon !

La pantoufle était faite pour le pied, ou plutôt le pied était fait pour la pantoufle.

— Ma belle enfant, gardez cette pantoufle ; tous les ans à pareil jour, si vous la chaussez en pensant à moi, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Mais ne la laissez pas tomber de votre pied !

LA FÉE AURORE & SUZANNE.



La Fée disparut en baisant au front Suzanne-aux-Coquelicots, qui ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.



VII.

LES FÉERIES.



Donc, dit Suzanne, la pantoufle est à mon pied.

Elle se promena par le verger tout émue et toute pensive.

— Voyons, dit-elle, je veux un ruban pour nouer mes cheveux.

C'est toujours par le ruban que commencent les jeunes filles.

Elle n'avait pas achevé de parler, qu'il lui tomba sur le bras un ruban rouge qui descendait jusqu'au bas de la montagne. Quand le ruban eut encadré ses touffes de cheveux bruns à reflets d'or, elle se dit tristement :

— Je suis plus jolie encore avec les roses de mon jardin ou les coquelicots de ma montagne.

Elle se vit tout à coup dans une auréole de coquelicots, de roses et de lys, avec une belle robe de princesse.

Et elle se dit :

— J'aurais mieux fait de demander une chose plus sérieuse, par exemple une vache pour mon étable, car je n'ai qu'une chèvre.



Suzanne avait bien raison. Mais voilà que tout à coup elle vit une belle vache rousse, aux flancs tachetés, qui donnait un coup de dent aux pampres verts qui couvraient la haie vive du verger.

Suzanne - aux Coquelicots alla recevoir son hôtesse : c'était la meilleure bête du monde ; il fallait voir comme elle prit plaisir à ses caresses. Le croirez-vous ? la vache marcha toute seule vers l'étable.

C'est Rubicon qui s'amusait à tous ces enchantements ! Il mit un instant son pied dans la pantoufle magique.

— Ah ! dit-il, si mon maître d'école pouvait se changer en bête !

A peine eut-il parlé qu'il vit un âne se prélasser sur l'herbe comme un savant qui revient de l'Académie. Mais il paraît que ce n'était pas le maître d'école de Rubicon, car il le reconnut sous les traits d'un maître fou.



Aussi eut-il beau vouloir donner une leçon de sagesse, Rubicon se mit à rire de tout son cœur.

— Maintenant que j'ai la vache, dit Suzanne-aux-Coquelicots, pourquoi n'ai-je pas un beau champ de sainfoin dans la montagne ?

Et le champ de sainfoin lui apparut tout vert et tout rose.

— C'est comme un enchantement, dit-elle. Que je vais être heureuse, surtout quand j'aurai acheté peu à peu, avec le lait de ma vache, de beaux plats d'étain et de belles faïences peintes pour garnir mon étagère, du bon linge qui sente bien la bruyère pour remplir mes armoires ! Quand ma basse-cour sera peuplée ; quand je trônerai au milieu de mes bêtes comme la meunière du Bois-au-Loup ; quand son maudit moulin ne me chantera plus Dieu veuille que le vent l'emporte un jour ! — qu'elle est riche et que je suis pauvre, ne serai-je pas la plus heureuse fille du monde ?

LES FEERIES DE LA PANTOUFLE.



Tout en disant ces mots, elle était rentrée dans la maison.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir ses étagères pleines de faïences peintes et de plats d'étain, ses armoires garnies du plus beau linge et des robes les plus variées !

Elle descendit dans la cour, attirée par un bruit inaccoutumé, le bruit d'une peuplade de bêtes à plumes tout étonnées de se trouver ensemble.

Son petit frère leur jetait de l'orge à pleine main.

Elle fut surtout ravie de voir à ses pieds un coq qui chantait comme un ténor à cent mille francs par an.



VIII.

LES BÊTES DE SUZANNE



On parla dans tout le pays comme d'un prodige des bêtes de Suzanne.

Le jeune prince vint les voir et les caresser.

Il y avait là de belles vaches brunes, rousses, tachetées, qui eussent fait rêver Paul Potter et Rosa Bonheur.

Deux petits ânes mutins, dressant leurs oreilles académiques, regardant de çà de là d'un air moqueur ceux qui se moquaient d'eux ; car les ânes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ils se battaient héroïquement en duel avec leurs armes terribles.



Des dindons aux belles crêtes rouges retombantes, tout étonnés de se trouver en si belle compagnie.

Un paon, qui se croyait le soleil, en regardant les étoiles de sa queue épanouie.

A côté des ânes d'Arcadie, des brebis d'Espagne et des agneaux à la mamelle.



Une famille de chats, le père, la mère et quatre enfanchons, deux blancs et deux noirs, se roulant sur l'herbe, se mordillant et se griffaillant avec des pattes de velours et des dents de lait.

Une chèvre tout affolée qui dérobaît d'une bouche gourmande les clochettes de la haie.

Je ne parle pas du coq pompeux et des poules soumises qui cherchaient des perles dans le fumier, je veux dire des grains perdus.

Des cochons, — ces gentilshommes de la basse-cour, disent les Chinois, — ces dénicheurs de truffes, disent les Périgourdins, — ces philosophes habillés de soie fort estimés depuis le bout du monde jusqu'à Sainte-Menehould.

D'un épagneul et d'un boule - dogue : celui-ci faisant la chasse aux gens, celui-là faisant la chasse aux perdreaux et aux lièvres.

Toute une ménagerie privée, qui présenta ses compliments à Suzanne dans un langage abracadabrant, mais qu'elle comprit, — non pas parce que les bêtes se comprennent entre elles, — mais parce que Suzanne était une fille d'esprit sans le savoir.

De sa belle main blanche un peu brûlée du soleil, elle flatta les vaches ; elle dit une parole d'encouragement à l'âne, son meilleur serviteur ; elle fouetta doucement avec une branche de lilas la chèvre espiègle ; elle prit deux petits chats noirs qu'elle mit sur ses épaules. Il n'est pas jusqu'à messieurs les cochons qu'elle ne daignât cajoler, en égrenant des épis de blé mûr sous leurs groins chercheurs.

Il y a des gens qui s'imaginent compromettre leur dignité en s'attardant une heure au milieu des bêtes. Suzanne avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que tout ce qui respire sur la terre chante l'œuvre de Dieu.

C'était un charmant spectacle de voir alors Suzanne comme une reine au milieu de ses courtisans.

Elle conta au jeune prince toute l'histoire de la Fée Aurore, qui avait mangé sa pêche et qui lui avait donné une pantoufle brodée d'or, de perles et de diamants, avec un cœur de saphir.

Suzanne-aux-Coquelicots perdit tout le reste de son temps, dans cette journée si précieuse, à raconter à son ami Robert la visite de la Fée.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle tout atterrée en voyant disparaître le soleil, c'en est fait : avant un an je ne puis plus rien souhaiter.

Elle en voulut un peu à son ami Robert, qui l'avait amusée par ses jolis propos.

— Après tout, lui dit-il, que vous manque-t-il donc ?

— Rien, dit-elle.

Et comme on n'est jamais content, — pas plus content de tout que content de rien, — elle dit en soupirant :

— Ah ! si seulement je n'avais plus mes taches de rousseur !

Mais elle eut beau soupirer. L'heure des magies était passée : elle garda ses taches de rousseur.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit son ami Robert. Les abricots qui ont des taches de rousseur sont meilleurs que les autres.

Ce jour-là le prince offrit à Suzanne une colombe qu'il avait blessée en tuant une bécasse.

Suzanne apprivoisa sans peine la colombe, qui la suivit bientôt, perchée sur son épaule, dans toutes ses promenades rustiques.

— Comment passez-vous votre temps ? demanda Suzanne au prince.

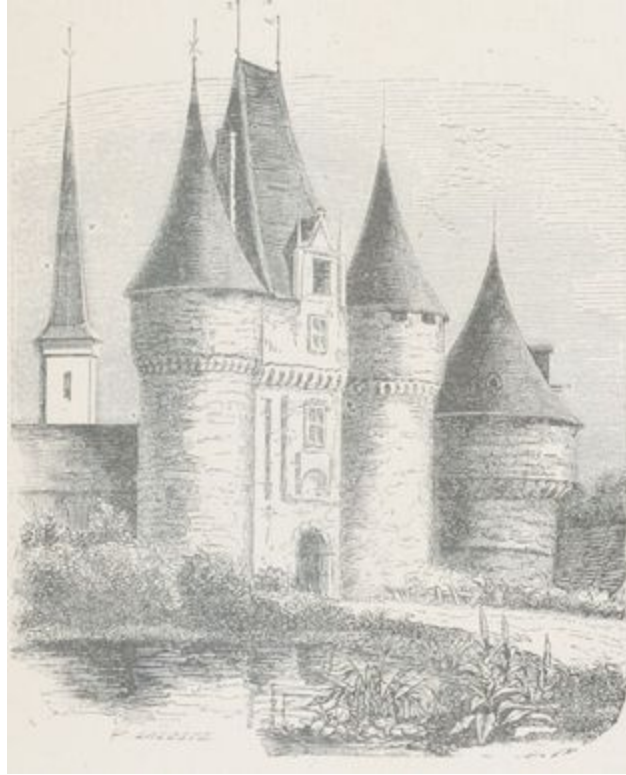
Il n'eut garde de se trahir :

— Comme vous, Suzanne, je cultive mon champ, et je vis de mon travail.

— Alors vous êtes aussi heureux que moi.

— Oui, Suzanne ; et pourtant il me semble que si Dieu m'entend, je serai plus heureux encore que je ne le suis.

Et il pensa qu'un jour peut-être Suzanne viendrait imprimer sa beauté si fraîche et si souriante dans son château gothique.



Suzanne - aux - Coquelicots passa très-gaiement cette belle année, vivant en pleine nature comme un oiseau du bon Dieu ; tout à l'espérance qui lui souriait, prenant son courage à deux mains pour travailler sans relâche et mériter le bonheur que lui promettait Robert.

— Ah ! disait-elle souvent, je ne me contenterai plus de souhaiter des rubans et des bêtes. Je ferai le tour du monde.



IX.

LES QUATRE CHATS ET LE CHEVAL DE BOIS.



Un an se passa.

La Fée, redevenue la Fée Aurore, avait repris sa beauté et tenait le sablier des jours et des heures.

Chaque grain de sable tombait dans l'éternité.



Quand le jour mémorable fut venu, Suzanne tomba agenouillée et pria l'ombre de sa mère de l'inspirer dans ses souhaits. Son ami Robert, qui lisait beaucoup, lui avait parlé des pays inconnus, des oasis, des eldorado, des paradis terrestres qui verdoient et fleurissent sur la surface du globe.

— Eh bien ! dit-elle, je veux voyager.

Vous savez que Suzanne avait une jolie famille de quatre jeunes chats, deux blancs et deux noirs, encore tout mignons, mais déjà joueurs et malins.

Ils avaient les plus jolies figures du monde, avec de grands yeux verts et de vaillantes moustaches.

En un mot, des chats mouflus et moustachus, comme s'ils venaient tout droit du royaume d'Angora.

Or quand Suzanne fut sur le point de partir, à sept heures du matin, il lui fallut bien un carrosse doré et des chevaux fringants.

Elle se demandait comment elle allait faire un pareil voyage, mais la Fée était là invisible qui veillait à tout.

Au moment où Suzanne embrassait ses chats pour leur dire adieu, elle ne fut pas peu surprise de voir qu'il leur poussait des ailes.

Elle se sentit tout à coup emportée dans les airs avec une rapidité fabuleuse par les quatre petits chats, qui avaient pris le mors aux dents tout

en criant : Miaou !

Tous les oiseaux du ciel s'approchaient pour voir un aussi bel attelage.

Son carrosse était composé d'une ramée de fleurs où l'on voyait une tulipe hollandaise aux mille couleurs, qui avait coûté mille écus d'or.

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE.



Suzanne n'en pouvait croire ses yeux, surtout lorsqu'elle vit son petit frère qui l'escortait, monté sur son cheval de bois et galopant à travers les nuages.

— Hélas ! dit tout à coup Suzanne, Robert n'est pas du voyage !

Elle versa une larme qui alla tomber sur les tours désertes et désolées du vieux château des Vignes-Dieu.



X.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.



Suzanne alla droit à Paris. Elle se promena par la grande ville, tout émerveillée ; mais quand elle eut passé une heure à une réception à la cour, elle - comprit qu'elle était là comme une étrangère : ses yeux s'amusaient, mais son cœur se mourait d'ennui.

Elle désira aller ailleurs. Ses compagnons de route la conduisirent, tout d'une haleine, jusqu'en Chine ; mais, à quoi bon ? autant les Parisiens que les Chinois. Elle ne voulait pas s'enfermer dans une tour de porcelaine, ni vivre avec un magot ou un Chinois de paravent.



Elle respira les oranges de l'Andalousie et les lauriers-roses de l'Eurotas. Elle se promena en gondole à Venise la Belle, elle alla prier dans les catacombes de Rome, elle se laissa éblouir par les mosquées de Constantinople.

Elle quitta les Turcs pour les sauvages de la mer du Sud. Elle descendit de son carrosse, ou plutôt de sa tulipe, pour voir de plus près un roi tout noir, comme si son premier esclave lui eût barbouillé la figure d'encre de la Petite Vertu.



En voyant toutes ces affreuses figures noires, elle demanda encore à aller ailleurs.

La Fée Aurore, armée d'une torche lumineuse, la conduisit un peu partout ; elle vit le monde à vol d'oiseau, sans jamais perdre de vue le toit natal et la fumée de sa cheminée rouge, même aux jardins de Damas, où fut le paradis terrestre.



La pauvre enfant ne comprenait rien au tombeau de Virgile, ni aux enseignements que le passé lègue à l'avenir. Que lui faisait le Vésuve en furie, elle qui ne cherchait pas les secrets de la création ? Que lui faisait Pompeïa, cette fenêtre ouverte sur le passé, à elle qui ne savait pas un mot d'histoire ?

Elle ne savait que son catéchisme, et c'est la vraie science des cœurs simples.

Rien ne l'amusait, pas même le carnaval de Venise. Mais elle fut bien heureuse de voir Jérusalem et de s'agenouiller au tombeau du Seigneur.

Elle s'amusa pourtant à un bal qu'on lui donna dans le royaume des chats, car ses chats ailés n'avaient pas manqué de la conduire dans ce beau pays qui n'est pas encore découvert.



XI.

COMMENT SUZANNE LAISSA TOMBER SA PANTOUFLE.



Vous pensez bien que Suzanne ne pouvait se consoler d'être loin de Robert. Pensait-il à sa voisine Suzanne ? Elle n'osait vouloir qu'il vînt la rejoindre, car s'il lui arrivait malheur en route !

Un jour qu'elle passait comme un nuage sur une grande forêt, elle vit tout à coup huit cavaliers qui en poursuivaient un autre. C'était quelque prince égaré, à en juger par les ors éclatants de son costume et la fière beauté de son cheval bai. Suzanne jugea bien vite que les huit cavaliers étaient des brigands qui voulaient assassiner l'homme au cheval bai. Ils ne pouvaient l'atteindre, quoiqu'ils éperonnassent leurs chevaux jusqu'au sang. Ils rugissaient de rage. De minute en minute, l'homme poursuivi détournait la tête et semblait les braver. Mais, par malheur, voilà que tout à coup son cheval heurte du pied contre une racine d'arbre et s'abat sur l'herbe.

— Tout est perdu ! pensa Suzanne en pâlisant.

Les huit brigands se jetèrent sur l'homme au cheval bai, et voulurent le frapper à la fois de huit coups de coutelas.

Il lutta héroïquement, sans vouloir demander grâce ! Cependant il allait périr sous la rage des brigands. Il se recommanda à Dieu, et murmura le nom de sa mère et un autre nom.

Suzanne écouta bien. Elle entendit son nom. Elle descendit à la hauteur de la cime des chênes, et elle reconnut son ami Robert.

— Robert ! cria-t-elle.

Robert leva les yeux et reconnut Suzanne. Il se croyait déjà mort, et s'imaginait monter au ciel.

— Suzanne ! Suzanne ! dit-il encore.

La belle voyageuse descendit encore —l'imprudente ! — de quelques coudées.

— Voilà du nouveau, dit un des brigands. Voyez-vous cette fée qui descend des nues comme une corneille ?

— Oui, dit Suzanne, je descends du ciel pour vous punir de tous vos crimes.

— Tremblez ! cria Rubicon.

— Eh bien ! descends un peu plus bas, dit le brigand.

Mais Robert supplia Suzanne de ne pas se souiller en s'approchant de pareils monstres. Il aimait mieux mourir.

— Grâce pour lui ! dit Suzanne, ou Dieu va le venger.

Mais les brigands ne croyaient ni à Dieu ni au diable.

— Viens avec nous, et nous t'accorderons sa grâce.

Et ce monstre tendait les bras à Suzanne.

Un malheur n'arrive jamais seul : la pantoufle de Cendrillon s'échappa alors du pied de Suzanne et tomba sur le nez du chef de la bande.

— Tiens ! voilà qu'elle me jette des pierres.

— Des pierres précieuses ! dit un de ses compagnons en voyant les diamants, les rubis et les saphirs de la pantoufle.

— Je suis perdue ! pensa Suzanne.

Et en effet son carrosse s'évanouit, les chats s'envolèrent sans elle, et son petit frère se trouva à terre avec elle sur son cheval de bois au milieu des brigands.

Jamais cheval de bois n'avait fait une pareille mine. Rubicon n'était pas à la fête.

— Messieurs les brigands, dit-il d'une voix caressante, si vous voulez sauver ma sœur Suzanne et mon ami Robert, je m'engage à prendre du service avec vous.

— Tu n'es pas dégoûté, dit le chef des brigands. As-tu fait de bonnes études ?

Cependant Suzanne pleurait, agenouillée devant les coquins qui gardaient Robert.

— Il me vient une idée, dit le capitaine : ou cette jeune fille deviendra madame Trompe-la-Mort — c'était son nom — ou je la condamne à tuer de sa main ce beau seigneur qu'elle protège.

Suzanne poussa un cri d'horreur.

— Ma princesse, tu vas m'épouser !

— Jamais ! même pour le sauver.

— Eh bien ! voilà mon coutelas, frappe-le de ta blanche main.

— Frappe-moi toi-même, misérable !

Le capitaine traîna Suzanne aux pieds de Robert.

— Frappe ! te dis-je, ou je le fais mourir à petit feu. On va le tuer à coups d'épingles. Il souffrira mille morts.

Robert implora Suzanne.

— Suzanne ! au nom de ma mère, donnez-moi la mort de votre douce main, je mourrai en vous bénissant. De grâce, ne laissez pas ces monstres me toucher !

— Eh bien ! dit Suzanne, nous mourrons ensemble de la même mort. Que la volonté de Dieu soit accomplie.

Elle prit le coutelas et le leva sur le cœur de Robert.

Trompe-la-Mort regardait en ricanant.



Mais Rubicon n'était pas venu au monde pour rien.

Il n'était pas si bête que son maître d'école : il avait compris que s'il était tombé à terre comme un gland du haut d'un chêne avec son pauvre cheval de bois qui s'était cassé une jambe, c'était parce que la pantoufle de Cendrillon s'était détachée du pied de sa sœur.

Aussi, tout épouvanté qu'il fût, il ne perdait pas de vue la pantoufle.

— Ah ! monseigneur, dit-il au capitaine, si vous saviez comme ma sœur a un joli pied, vous ne la feriez pas mourir.

— Ah ! ta sœur a un joli pied ! Voyons cela.

Il détourna le coutelas qui allait frapper Robert, et renversa Suzanne sur le gazon pour s'assurer qu'elle avait un joli pied.

— C'est la vérité, dit-il, et je ne m'étonne plus qu'elle ait chaussé cette pantoufle.

Trompe-la-Mort, par manière de galanterie, mit gracieusement avec ses mains rudes la pantoufle au pied de Suzanne.

A cet instant il fut renversé comme par la foudre.

Les autres brigands furent soudainement frappés d'immobilité comme des statues de pierre.

Robert se retrouva libre et Rubicon se mit à danser.

— Que veut dire ceci ? dit le capitaine.

— Ceci veut dire, s'écria Suzanne joyeuse, que j'ai recouvré ma puissance en reprenant ma pantoufle, et que je vais me venger cruellement de toi et de toute ta bande.

Trompe-la-Mort, à son tour, demanda grâce.

Suzanne n'était pas cruelle. Elle se contenta de condamner les huit brigands à rester un an et un jour dans l'immobilité de pierre où ils étaient.

Rubicon, qui voulait se venger aussi, mit un escargot sur le nez du capitaine, et pria Suzanne d'ordonner que le colimaçon ne changeât pas de trône pendant les quatre saisons.

Au même instant, par la volonté de Suzanne, Rubicon vit paraître sur le nez de tous les brigands des crapauds, des vipères, des chauves-souris.

— Ce sont des grains de beauté, dit Rubicon, qui n'était pas si railleur quelques minutes auparavant.

Cependant Suzanne redemandait son char de fleurs. Une multitude de génies et de fées vinrent avec des tulipes pour lui faire un carrosse d'un autre genre.

Elle enleva Robert. Rubicon raccommoda la jambe de son cheval de bois, et les escorta en chantant.

— Et où alliez-vous donc ainsi ? demanda Suzanne au prince.

— Où j'allais ? Vous ne l'avez donc pas deviné ? Depuis votre départ je mourais de chagrin. Je courais le monde pour vous retrouver. J'avais emporté beaucoup d'or, voilà pourquoi ces brigands m'ont poursuivi dans la forêt. Mais, Dieu soit loué ! grâce à vous, ils ne feront plus de mal pendant un an et un jour.

La clémence est la vertu des grandes âmes, mais on verra que les brigands ne seront pas meilleurs dans un an et un jour.

Suzanne n'avait qu'un jour de féerie.

Quand elle vit le soleil sur le point de se coucher, elle eut peur de cette solitude immense qui saisit tous ceux qui vont par monts et par vaux sans jamais s'arrêter. Elle se rappela ces belles paroles : Ne vaut-il pas mieux faire le tour de sa maison que le tour du monde ? C'est tout aussi long et bien plus amusant, car dans la maison tout y parle des choses du cœur, depuis le buis bénit du dimanche des Rameaux jusqu'à l'escabeau où s'est assise la grand'maman.

Elle posait alors son pied rose et sa pantoufle bleue sur les vagues de la mer du Nord : « Ah ! ma maisonnette couverte de pampre, quand te reverrai-je ? » dit-elle, déjà toute dégoûtée des voyages.

Au même instant elle se retrouva sur le seuil de sa porte.

— Dans un an, dit-elle à Robert, je ne serai pas si bête que de m'en aller si loin ; dans un an, je ne perdrai pas ma journée.



XII.

LA COURONNE D'ÉPINES ET LA LÉGENDE DE JÉSUS MENDIANT.



Bien souvent Robert, qui contait des histoires à Suzanne, lui disait : Heureux comme un roi, heureuse comme une reine !

Suzanne-aux-Coquelicots n'en croyait pas moins que le bonheur était là où était une couronne royale.

Aussi, au bout d'un an, quand l'heure fut venue, elle souhaita d'être la reine et que son ami Robert fût le roi. Même le roi et la reine d'un pays lointain.



Elle ne croyait pas que ce souhait-là pût réussir ; mais il n'y a, ici-bas, que l'impossible qui se réalise. Voilà donc Robert-les-Vignes-Dieu et Suzanne-aux-Coquelicots avec une couronne sur la tête, non pas la douce et odorante couronne de roses et de bluets, mais la lourde et rude couronne, qu'elle soit d'or ou de diamants.

Suzanne -aux -Coquelicots passa deux heures à sa toilette au milieu de vingt femmes, dames d'honneur et dames d'atour, qui se disputaient sa personne, et qui toutes voulaient lui prouver qu'elle n'était jolie et spirituelle que grâce à leur adresse et à leur esprit.

A force de vouloir l'embellir, on la fit moins belle : elle traînait une robe à queue qui cachait son joli pied et qui lui coupait la taille sans miséricorde ; elle avait les bras surchargés de chaînes d'or et de pierres précieuses.

Elle, qui sentait toujours le thym et la rosée, elle était tout imprégnée de senteurs aiguës, merveilles de la chimie, qui lui montaient à la tête et l'étourdissaient.



Elle demandait toujours à voir son ami Robert ; mais son ami Robert présidait son conseil des ministres.

Elle se consolait en embrassant son petit frère, qui était métamorphosé en page et qui faisait des niches aux dames de la cour.



Suzanne eut peur de mourir d'ennui.

Enfin, ce fut l'heure de sa réception. On vint lui faire la cour de tous les bouts de son royaume : ce fut une kyrielle assourdissante de gens qui n'avaient rien à faire et qui n'avaient rien à dire, et qui, en conséquence, s'agitaient et parlaient beaucoup.

Il lui fallait répondre et sourire à tout le monde, accorder ou promettre des grâces à ceux-là qui n'ont besoin de rien, et ne rien faire pour ceux-là qui ont besoin de tout, mais qui ne sont pas reçus à la cour.

Enfin, vers les six heures, pendant qu'elle était à sa sixième toilette, son ami Robert vint la voir ; mais il eut à peine le temps de lui baiser la main du bout des lèvres, car c'était l'heure du dîner.

LA COUR DE SUZANNE.



On dîna on fastueuse compagnie, sans gaieté et sans charme, loin l'un de l'autre, obligés de dire ce qu'on ne pensait pas, obligés d'écouter ce qu'on

ne voulait pas entendre.

C'était un supplice, et ce n'était pas le premier de la journée ni le dernier.

Le soir, nouvelle réception, avec des bruits de guerre et d'émeute. On dansa, mais on dansa sur un volcan.



Suzanne-aux-Coquelicots comprit bien vite que nul n'était content dans son royaume, pas même la reine.

LA ROYAUTE DE SUZANNE.



— Ah ! s'écriait-elle en se couchant dans un beau lit ayant pour dais une couronne d'or et pour rideaux du velours violet doublé de satin azur, pourquoi ne puis-je pas me coucher dans mon lit rustique qui sent les genêts ?

Mais il était trop tard pour rentrer chez elle ; elle eut beau chausser la pantoufle : l'heure des féeries avait sonné !





Il lui fallut se résigner à son sort pendant un an.

Nous ne peindrons jamais toutes ses inquiétudes, tous ses chagrins, toutes ses angoisses pendant cette année où elle porta sur son front la couronne de reine, je voulais dire la couronne d'épines !

Elle eut à subir trois ou quatre révoltes d'un peuple affamé et impitoyable ; elle fut forcée de vendre ses parures pour faire la guerre ; elle trembla à toute heure pour les jours de Robert, car, dans un royaume, on se figure toujours que, quand le roi est assassiné ou chassé, le peuple n'a plus qu'à se croiser les bras pour gagner son pain.

Heureusement que Suzanne, dans ses tristesses dorées, se consolait en s'appuyant sur le cœur du prince.



Mais le prince n'était pas tous les jours à la fête. Il reçut un jour un coup d'épée d'un de ses sujets, parce qu'il avait rendu un édit contre les ivrognes. Mais, grâce à la Fée, il n'en mourut pas.



Suzanne aimait les contes et les fabliaux. Elle encourageait les poètes.

Elle chantait divinement cette légende qu'un trouvère lui avait apprise :

JÉSUS MENDIANT.

Jésus s'habille en pauvre et demande l'aumône

Au seuil d'un riche au cœur d'acier.

« Beau seigneur, qui vivez comme un roi sur son trône,

» Donnez-moi quelque pain grossier.

» — Avec votre besace, allez dans mon étable ;

» La paresse ici n'entre pas.

» — Donnez-moi seulement les miettes de la table,

» Pendant que vos chiens sont là-bas.

» — Mes chiens ! ne sais-tu point qu'ils m'apportent des lièvres,

» Des bécasses et des lapins ?

» Toi, tu n'apportes rien, pas même les genièvres

» Qui font chauffer mon four à pains. »

Et Jésus s'en allait, quand il vit une femme

Qui venait d'une ruche à miel.

Elle avait la beauté, car on voyait son âme

Dans ses yeux bleus couleur du ciel.

« Mon pauvre homme, venez sous mes noires solives,

» Par la porte où siffle le geai ;

« Je n'ai rien que du miel, des raisins, des olives ;

» Mais je donne tout ce que j'ai. »

Jésus suivit la femme et répandit sur elle

L'auréole de sa splendeur ;

Rayon de Paradis et de vie immortelle !

Et cette femme avec candeur :

« Mon pauvre homme, dit-elle, est-ce déjà la lune

» Qui répand sur moi sa clarté ?

» — O femme ! entre vos sœurs, en connaissez-vous une

» Qui se nomme la CHARITÉ ? »

Elle s'agenouilla pour baiser les sandales

Du Dieu qui se transfigurait ;

Mais Jésus, la voyant s'abîmer sur les dalles,

Lui montra le ciel qui s'ouvrait.

« Mon Dieu ! je monte au ciel sans traverser la tombe,
» Et j'ai la clef du Paradis.
» — Et là-bas ton voisin avec tout son or tombe
» Dans l'enfer où sont les maudits.
» Mais quand il aura soif, je prendrai le ciboire
» Où mon amour est jaillissant ;
» Je mourrai sur la croix pour lui donner à boire
» Jusqu'à mes larmes et mon sang ! »

Cette légende rappelait à Suzanne sa petite maison de la montagne et le marronnier béni où Jésus s'était reposé. Aussi daigna-t-elle de sa main toute royale présenter la coupe consacrée au trouvère.



XIII.

OU ÉTAIT LE BONHEUR.



Cependant revint le jour tant désiré où Suzanne-aux-Coquelicots put chausser encore la pantoufle de Cendrillon. Devinez-vous, mes beaux enfants blonds, ce qu'elle souhaita ?

Aux premiers rayons du soleil, elle se jeta hors du lit, baisa sa pantoufle, la mit à son pied, et dit en levant les mains au ciel :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! conduisez-moi dans mon humble maison de la montagne avec mon ami Robert ! Faites-moi la grâce de me rendre à mes chères bêtes, à mes fleurs et à mes fruits, à ma vigne et à ma fontaine : c'est là, là seulement, que je veux être la reine.



Et, comme par enchantement, cette belle fille, qui avait alors le don de la sagesse, se trouva enlevée avec son ami Robert par un génie invisible.

La Fée Aurore les suivit pour les protéger.



Quand Suzanne se retrouva dans sa maison, tout lui vint sourire, — même sa gourmande de chèvre qui s'enivrait de pampre, — même sa vache nonchalante qui était agenouillée dans le sainfoin, — à table jusqu'au menton !

— Quelle école ! lui dit son ami Robert ; c'est bien mieux encore que celle de mon peuple ! Me voilà revenu des grandeurs ; je veux vivre ici, oublié du monde et oubliant le monde, n'ayant pas d'autre royaume que toi, ma belle Suzanne !

— Que je suis heureuse de te voir si sage ! dit-elle en se jetant à son cou.

— Après tout, dit Rubicon, il me reste un âne pour aller à l'école.

Le prince eut la plus grande joie du monde à revoir sa mère, qui disait tous les jours : « Je ne vois rien venir. »



Cependant la marraine de Suzanne, la châtelaine de Roche-Aiguë, pensait toujours à sa filleule, tout en lui filant une belle tapisserie pour le jour de ses noces.



Elle pensa que Suzanne avait bien sanctifié sa vie par le travail, et qu'il était temps de la marier au prince Robert-les-Vignes-Dieu.

Robert, redevenu un simple paysan, jouait au cheval fondu avec le dénicheur de merles, quand la marraine de Suzanne-aux-Coquelicots franchit le seuil de la porte.

La jeune fille lui sauta gaiement au cou.

— Ah ! ma marraine, si vous saviez...

Et Suzanne-aux-Coquelicots conta tout à sa marraine.

Rubicon panachait le récit par des quolibets abracadabrants.

— Ce n'est pas tout, dit la marraine. Je suis aussi une bonne fée, et je viens vous dire que ce sera demain le jour de vos noces.

Suzanne et Robert rougirent et pâlirent de joie.

— Seulement, dit la châtelaine, j'ai un secret à dire à Suzanne. Robert l'a trompée. Robert n'est pas un simple paysan, c'est un prince. Vois-tu là-bas

ses vassaux qui viennent te rendre hommage ?

— Oh ! quel malheur qu'il soit un prince ! dit Suzanne.

— Non, dit la marraine. Robert sera bon prince, il vivra loin de la cour, tu seras la reine des moissonneuses, et tu te couronneras toujours de bluets et de coquelicots.

XIV.

LES NOCES.



Ce fut un beau jour que le jour des noces de Robert et de Suzanne !

Seulement elle ne pouvait s'habituer à entendre dire : la Princesse.

Et puis elle regrettait bien un peu sa chaumière et ses bêtes. Mais le prince lui promit qu'elle irait tous les jours rêver sous son cher marronnier.

C'était un beau spectacle de les voir ouvrir le bal au milieu de toutes les dames et de tous les seigneurs du pays !



Jamais on n'avait vu tant de beauté et tant de jeunesse.
Tout le pays fut convié à la fête. Plus d'un ivrogne s'en souvient encore,
car on buvait du vin comme à l'abreuvoir.



Aussi le soir, quand les paysans rentrèrent au logis, on ne voulait pas leur ouvrir, tant ils battaient la muraille.



Mais ils étaient de si bonne humeur que Rubicon leur pardonnait.

Il faut bien rire un peu. Cela ne fait du mal qu'aux méchants. Il est vrai que Rubicon mettait un peu d'eau dans le vin des ivrognes. Armé de seringues et de fusées, il faisait la pluie et le beau temps.

La Fée survint au milieu de la fête pour filer les jours d'or et de soie des épousés.



Rubicon la reconnut et lui demanda la pantoufle magique.

— Non, dit-elle, on n'a que faire de ma pantoufle ici ; je la reprendrai demain pour la porter à une autre jeune fille, sans doute moins sage que Suzanne.

Cependant minuit sonna, et un convive qui n'était pas attendu vint pour prendre sa part du festin.

C'était Trompe-la-Mort ! Que va dire Rubicon ?



XV.

UN CONVIVE QU'ON N'ATTENDAIT PAS.



Un ancien qui aimait ses amis a dit qu'il ne fallait pas faire grâce à ses ennemis.

On se souvient que par la vertu de la pantoufle les huit brigands qui avaient voulu massacrer Robert avaient été changés en pierres.

Pendant un an et un jour ils avaient servi de promenoir aux colimaçons et aux vipères, mais au bout d'un an et un jour ils s'étaient retrouvés vivants sur leurs pieds. Leur premier mot fut celui-ci : « Vengeance ! »

Après avoir bien cherché, ils découvrirent le château de Robert-les-Vignes-Dieu et y pénétrèrent par un souterrain le jour des fiançailles. On ne pouvait pas arriver plus à propos.

Ils décidèrent que la nuit des noces ils pendraient Robert au ciel du lit nuptial, et emmèneraient la belle épousée avec ses diamants et les trésors du prince.

A minuit, Suzanne, sa marraine et la fée Aurore entrèrent dans la chambre nuptiale. Pendant que Suzanne était à son prie-Dieu, voilà que tout à coup Trompe-la-Mort ouvre une porte masquée par la tapisserie et apparaît suivi de toute sa bande. Suzanne poussa un cri et tomba évanouie. Mais le prince était entré. Il reconnut Trompe-la-Mort ; la vue de Suzanne évanouie lui donna la force de quatre hommes. Il désarma un brigand qui

avait une bonne épée et la plongeait jusqu'à la garde dans le cœur de Trompe-la-Mort. La chute du chef des brigands fit trembler tout le château.

Le prince ne s'était pas arrêté en si beau chemin : quoique assailli par quatre hommes à la fois, il fit des prodiges et en tua encore deux.

Rubicon, qui était entré en curieux, voulut prouver sa vaillance ; il lança une fusée dans les yeux d'un brigand qui allait frapper Robert : ce qui sauva le prince.

Les cinq derniers brigands, s'imaginant que le diable en personne les attaquait, s'enfuirent par le souterrain. Mais ils furent pris et désarmés.

La clémence est la vertu des princes : Robert, qui n'était pas cruel, se contenta de faire pendre les brigands.

Mais ce ne fut pas sans prendre conseil de Rubicon.



XVI.

CE QUE DEVINT LA PANTOUFLE DE CENDRILLON.



Le lendemain, la Fée retourna à la chaumière avec Suzanne, qui pleura en revoyant son chien, ses chats et ses meubles rustiques.

Je viendrai souvent ici, dit-elle en caressant ses bêtes.

Robert survint et embrassa Suzanne.

La Fée promena son regard inquiet dans la chambre de Suzanne.

— Où est donc la pantoufle de Cendrillon ?

— Par ma couronne de coquelicots, dit Suzanne, je jure que je n'en sais rien. C'est bien là le moindre de mes soucis, puisque je ne veux plus la chausser.

— Oui ; mais, reprit la Fée, d'autres voudront tenter l'aventure.

Et elle cherchait toujours.

Tout à coup, en soulevant une corbeille de pommes de reinette, elle vit la célèbre pantoufle. Mais comment la vit-elle ?

Sept souris brunes, de vraies souris rustiques, dévoraient gaiement pour leur déjeuner la pantoufle de Cendrillon.

LES SOURIS MANGENT LA PANTOUFLE.



Rien n'arrêtait ces dents aiguës et gourmandes, ni les fils d'or et de soie, ni les clous de diamants, ni les bordures de perles, ni le cœur de saphir.

Aussi les pierres précieuses roulaient à terre comme s'il en pleuvait.

— Mais, voyez donc ! dit la Fée à Suzanne.

La jeune fille se mit à rire :

— Je vois bien, dit-elle. Je reconnais ces coquines de souris qui mangent mon blé. Elles ont changé de festin.

— Quoi ! s'écria la Fée, tu regardes cela sans t'émouvoir ! Ramasse au moins les pierres précieuses.

— Les pierres précieuses ? Pourquoi faire ? Voyez-vous, ma bonne Fée, il n'y a pas de plus fines perles et de plus rares diamants que la rosée qui revient tous les matins sur mes fleurs de sainfoin. Les perles et les diamants, c'est bon pour ces pauvres reines qui n'ont pas, comme moi, le bonheur de vivre au milieu des champs.

Quelques jours après, comme le prince Robert- les-Vignes-Dieu était à la chasse, il trouva Suzanne rêveuse dans un champ de trèfle tout envahi par les bluets et les coquelicots.

Elle songeait au passé, à ses beaux jours de travail au soleil, à son voyage autour du monde, à sa royauté évanouie, à sa chaumière dans les fleurs rustiques.

— Quand Dieu me donnera une fille, dit-elle en effeuillant un trèfle à quatre dit-elle en effeuillant un trèfle à quatre feuilles, je lui apprendrai le chemin du bonheur.

— Pourquoi viens-tu ici, ma belle Suzanne ? lui demanda Robert.

— Pour mieux rêver à toi, mon ami.



— Te trouves-tu toujours plus heureuse qu'une reine ?

— Oh ! oui, depuis que les épis sont mes courtisans et que les roses sont mes dames d'honneur.



C'est ainsi que finit
l'histoire authentique et invraisemblable de
LA PANTOUFLE DE CENDRILLON
ou
de SUZANNE – AUX – COQUELICOTS.

Je ne sais pas,
depuis Sémiramis jusqu'à Napoléon I^{er},
une histoire plus vraie et plus morale.

Fier comme le vieil Hérodote,
je dédie LA PANTOUFLE DE CENDRILLON
à un lecteur qui ne sait pas lire,
ALBERT MANOËL HOUSSAYE,

mon fils bien-aimé,
qui aura quatre ans quand fleuriront
les coquelicots de Suzanne.

ARSÈNE HOUSSAYE.

10 décembre 1867.

*Arsène Houssaye. La Pantoufle de Cendrillon,
ou Suzanne aux coquelicots, conte*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669624>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr